DIALOGUE

ENTRE

DEUX HABITANS DE LA CAMPAGNE

Sur les Affaires du Temps...

OU

AVIS AU PEUPLE.

DAPHNIS, CORYDON.

DAPHNIS.

QUEL beau jour se prépare pour nous, cher Corydon ! Nos campagnes vont devenir le plus charmant séjour, nos agneaux bondissans dans les plaines ne craindront plus l'ennemi cruel ; une main étrangère ne viendra plus envahir nos moissons ; tout nous annonce la paix, l'union, l'égalité, la liberté. O Restaurateurs de la France ! que ne vous devons-nous pas ? Quelle régénération heureuse ! quelle révolution bienfaisante ! ô siécle vraiment digne de l'âge d'or ! tu vas donc en faire regner parmi nous les douceurs !

CORYDON.

ATTENDONS la fin, cher ami ; que la prudence nous empêche de prononcer. Comme toi j'ai désiré

l'Assemblée Nationale, comme toi j'ai cent fois condamné le haut Clergé & la Noblesse, je pensois qu'un vil intérêt les empêchoit d'opérer notre bonheur : combien de fois, cher Daphnis, ce bosquet n'a-t-il pas entendu nos plaintes ? Les membres des Communes étoient nos seuls amis, nos soutiens, nos peres. Ah! Daphnis, pouvons-nous, de bonne foi, leur donner ces titres respectables !

DAPHNIS.

QUEL langage, Corydon ! un Dieu ennemi du bonheur t'auroit-il soufflé cet esprit de discorde ? Que n'ont pas fait pour nous ces Membres des Communes que l'envie ose calomnier ! n'as-tu pas entendu lire cette fameuse adresse qu'ils nous ont envoyée ? Reviens de ton erreur, sans eux nous étions sacrifiés. La Noblesse exerçoit encore sur nous sa tyrannie ; le Roi, ses Ministres, le despotisme le plus affreux ; les Parlemens ; les Juridictions des Seigneurs, leurs injustices criantes. N'ont-ils pas abolis les droits Féodaux ? Les Colombiers, les Garennes n'existeront plus ; les Impôts vont être exactement supportés : les Charges ne seront plus vénales ; le mérite sera récompensé. Mais surtout, cher ami, quoi, tu paroîs rêveur ! Les Dîmes Ecclésiastiques sont abolies ; les Biens du Clergé vont payer les dettes de l'Etat. A qui devons-nous cette étrange révolution ? c'est au Tiers-Etat seul ; c'est lui qui a pénétré tous les cœurs de l'amour de la Patrie ; c'est lui qui a inspiré aux Ministres de la Religion cet heureux enthousiasme qui leur fait faire les plus beaux

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

sacrifices. Quelle reconnoissance, encore une fois, ne lui devons-nous pas ? Ah ! Corydon, aurois-tu cessé d'être juste ?

CORYDON.

C'est cette justice que tu reclames, cher Daphnis, qui me force de le condamner. Quelle inaction dans cette Assemblée Nationale ! Six mois entiers s'écoulent pour faire une Constitution ; elle en exigeoit deux tout au plus. Ce sont des disputes de mots qui n'aboutissent à rien ; on veut pénétrer dans l'avenir, régler les droits des Bourbons, savoir si la Branche regnante en Espagne doit l'emporter sur la Maison d'Orléans : on fait naître par-là mille idées chimériques, on entretient sous la cendre un feu cruel qui peut tout incendier. On passe plus d'un mois à une discussion aussi intéressante. Maintenant il faut décider si le Roi s'appellera Roi de France & de Navarre, ou bien Roi des Français ? *Question importante :* ils ont trop d'esprit ces Messieurs, cher Daphnis, il nous faudroit de bons Pilotes pour gouverner notre Vaisseau au milieu de la tempête, & nous n'avons que des brillans Discoureurs.

Tous supporteront les impôts également & suivant leurs facultés. Rien de mieux, si nous avons des Egailleurs honnêtes. Quel malheur ! cher ami, si les Municipalités sont à la tête de cette répartition. Car, soit dit entre nous, Daphnis, ces MM. de la Municipalité de notre bonne Ville de Rennes, qui paroissent si ardens pour le bien public, qui réclament contre les aristocrates, ne sont-ils pas eux-mêmes de

véritables tyrans ? Ils ont plus de morgue, de hauteur que toute la Nobleſſe enſemble. Quels bienfaits répandent-ils au milieu du Peuple ? Ils ont payé pour l'adminiſtration du pain ; ſoit : les octrois & les revenus de la Ville ne ſont-ils pas immenſes ? Quelle Adminiſtration en font-ils ? des bals, des repas ſplendides, des fêtes décorées du beau nom de patriotiques, des feux de joie, des illuminations, &c. &c. Dans une année auſſi critique, auſſi malheureuſe que celle-ci, ne devroient-ils pas s'occuper de faire des greniers publics ? Unvéritable Citoyen, m'a-t-on dit, en a fait la motion, & ces cruels ne montrent que des cœurs de fer. Ah ! Daphnis, on n'ignore pas que la plûpart d'entre eux s'engraiſſent de la ſubſtance du peuple, qu'ils ſont preſque tous marchands de grain, acapareurs, & qu'ils ne profitent de leur élévation que pour ſatisfaire l'intérêt le plus ſordide.

Les Charges ne ſeront plus vénales, elles ſeront données au mérite. Daphnis, quel beau langage ! Il faudroit n'avoir aucune connoiſſance de l'eſprit humain, pour ne pas ſentir que c'eſt ici l'ouvrage du pur égoïſme. Nous les verrons donc paroître avec éclat ces nouveaux Sénateurs répandant, dès leur aurore, la plus brillante lumière : ils ſe ſouviendront ſans doute qu'ils ſont chargés de juger leurs égaux, qu'il y a peu de tems qu'ils étoient confondus dans la claſſe du plébéïen, que leur humanité, leur douceur, leur bienfaiſance doivent opérer la félicité publique.

Qu'il eſt à craindre, cher ami, qu'ils oublient leurs freres ! L'éclat des grandeurs eſt bien propre à

nous aveugler ; tel qui n'eſt pas véritablement grand, eſt ſuſceptible de bien des baſſeſſes.

Les Charges ne ſeront plus vénales. Où prendront nos ſages Réformateurs les ſommes immenſes néceſſaires pour rembourſer les anciennes Charges de Judicature ? Qui ne s'apperçoit pas que ce ſont autant d'Impôts à lever ſur le Peuple ? Qui ne voit pas que les grands Propriétaires, déjà très-riches par eux-mêmes, vont le devenir encore davantage ? Poſſeſſeurs de la plus grande partie du numéraire par le rembourſement de leurs Charges, par le rachat des Dîmes & des Rentes Seigneuriales, ne deviendront-ils pas acquéreurs de la plus grande partie des biens ? Nous ſerons trop heureux, cher Daphnis, de les voir dans nos Campagnes, & d'être les ſimples Fermiers de leurs terres. Quelle conſolation dans nos malheurs ! Ils en ſoulageront davantage le pauvre, guériront ſes plaies, & mettront encore nos bons Curés à même de nous être utiles.

Infortunés habitans des Villes, que votre ſort eſt à plaindre ! Qui vous fournira des travaux, qui fera ſubſiſter toute votre famille, qui vous ſoulagera dans vos infirmités ? Déjà je vois la Faim au tein pâle & livide, ſuivie de la Guerre & de la Peſte, moiſſonner cruellement la plûpart d'entre vous. Envain vous recourrez à vos prétendus Sages, envain, le déſeſpoir dans l'ame, vous ferez retentir la Ville de vos gémiſſemens ; la Municipalité entendra vos cris ; vos Sénateurs d'un œil ſec contempleront leur ouvrage, ils ſe ſentent en force, leurs mains ſont armées de

glaives, il vous faudra dévorer votre misère, & porter en gémiſſant le joug cruel que la barbarie a ſçu vous impoſer. O liberté! ô égalité! voilà donc votre empire? Eſt-ce ainſi que vous en faites goûter les douceurs aux François?

Les Dîmes ſont abolies. Tremblons, Daphnis, tremblons pour la Religion de nos peres. Déja j'apperçois les mains ſacriléges qui s'efforcent d'en ſaper les fondemens. Les Dîmes ſont abolies; & nous nous en réjouiſſons. Aveugles que nous ſommes! Nous ne voyons donc pas d'où ce coup funeſte eſt parti? Nos Freres les errans, jaloux de notre tranquillité, tâchent ſourdement d'exciter des orages; les horreurs de la St. Barthelemy ne ſont pas oubliées, leur vengeance éclatera.

Catholiques, frémiſſez; avant peu la corruption ſera portée dans votre ſein, tout culte ſera permis, l'erreur élevera ſa tête audacieuſe à côté de la vérité, & forcera, en quelque ſorte, celle-ci à garder le ſilence.

Les Dîmes ſont abolies. Tel eſt donc le ſort flateur que l'on vous réſervoit, dignes Paſteurs, qui travaillez ſans ceſſe pour nous? On n'a cherché à vous élever, que pour rendre votre chûte plus cruelle. Vous aurez donc la douleur de voir périr ſous vos yeux la plus chère partie de votre troupeau, ſans pouvoir voler à ſon ſecours? C'étoit dans votre ſein que nous allions dépoſer nos peines, c'étoit à vous ſeuls que nous oſions raconter nos chagrins; que vous êtiez éloquens lorſque vous uniſſiez les ſe-

cours temporels aux consolations touchantes que votre cœur nous donnoit ! Nous trouvions dans vos greniers une ressource certaine, nous allions y puiser de quoi ensemencer nos terres, de quoi faire subsister notre pauvre famille. O avenir cruel ! que tu nous offres une perspective affreuse ! Nos respectables Curés & Vicaires indignement stipendiés, réduits à une pension médiocre, tout au plus suffisante pour leur simple nécessaire, se verront obligés de mendier à leur tour. O ! Daphnis, quelle jouissance si j'étois assez fortuné pour leur payer le juste tribut de ma reconnoissance ! Hélas ! qu'ils trouveront de cœurs ingrats ! Déjà l'impiété régne avec audace, elle se fera un plaisir barbare de leur humiliation. O abus de confiance ! Membres des Communes, ne devriez-vous pas rougir, n'êtes-vous pas des parjures ? *

Les Dîmes sont supprimées. Nouvel Impôt qui vous menace, Chrétiens, qui avez encore un reste de

* Au mois d'Avril dernier, le Clergé assemblé à Rennes, je veux dire les Curés & autres Prêtres, fut averti que les Députés de la Sénéchaussée de Rennes demandoient dans leur Cahier la suppression des Dîmes. On députa vers eux, ils répondirent qu'il ne s'agissoit que des Dîmes vertes, qu'ils s'opposeroient constamment à la suppression des autres. Mr. le Chapelier fut le premier à assurer le Clergé qu'on n'en vouloit point aux propriétés. Le Clergé étoit donc alors à leurs yeux Propriétaire ? Et c'est un le Chapelier qui, fidéle à ses promesses, vient de lui porter le coup le plus cruel.

foi. Le Miniſtère s'en emparera à coup sûr ; les Municipalités en auront l'adminiſtration, elles ſeront chargées de payer les Miniſtres de la Religion, de pourvoir au culte extérieur, à l'entretien des Temples, au ſoulagement des malheureux, &c. Les revenus paſſeront en tant de mains, la dilapidation ſe trouvera ſi énorme, que le Miniſtère indigné ſupprimera bientôt les penſions des Eccléſiaſtiques, & s'appropriera les revenus entiers. Mille prétextes ſeront allégués, une Guerre à ſoutenir, des Troupes à ſoudoyer, un Port à établir ; que ſais-je ? ... L'Allemagne n'eſt-elle pas un sûr garant de tout ce que j'avance ? Vous voulez des Prêtres, vous voulez des Autels décorés, vous êtes encore les triſtes victimes du préjugé, vous voulez qu'on vous adminiſtre des Sacremens ? Saliriſez vos Prêtres, entretenez vos Temples. Les Miniſtres de la Religion Proteſtante ne ſont point à charge à la ſociété, ils la ſoutiennent, ils en ſont l'ornement. Ce ſont des Citoyens utiles, ils travaillent à la propagation, ils ont des états honnêtes qui font ſubſiſter leur famille ; vos Prêtres Catholiques ne ſont que de ſaints fainéans uniquement propres à dévorer les productions de la terre. O France ! toi qui as vu pendant tant de ſiécles fleurir en ton ſein la Religion Catholique, te voilà donc devenue tout-à-coup le théâtre affreux de l'impiété & du tolérantiſme ! Dieu ! A quel ſiécle nous avez-vous réſervés ? On veut donc réformer votre Evangile ? Grand Apôtre ! C'eſt à tort que vous avez dit aux Prêtres de vivre de l'Autel, que celui qui s'occupe des affaires temporelles, y attachera

attachera bientôt ſon cœur, & qu'il ne ſera plus propre à vacquer aux choſes de Dieu. Quoi ! Daphnis, on voudroit obliger nos Prêtres à ſe marier, à remplir un état ? Quelle confiance aurions-nous en eux ? Envain ils nous feroient un pompeux étalage de la vertu de pureté, l'exemple eſt le plus puiſſant des Orateurs. Obligés de veiller ſans ceſſe à leur commerce, de remplir leurs obligations temporelles, de s'acquitter de leurs charges, de leurs emplois, pourroient-ils facilement voler à notre ſecours ? Oui, c'eſt alors qu'ils mériteroient, à juſte titre, l'indigne qualification d'avares, que l'injuſtice leur prodigue aujourd'hui. Un Prêtre chargé d'enfans ſe leveroit-il volontiers la plûpart des nuits ? ſacrifieroit-il ſa ſanté, ſa vie même dans les pénibles fonctions de ſon miniſtère, pour nous adminiſtrer des ſecours ſpirituels, pour nous fortifier au moment terrible de notre ſéparation, pour nous conſoler dans nos ſouffrances, pour animer nos deſirs & enflammer nos cœurs de l'amour de l'immortalité ?

Je ne crains pas de le dire, cher ami, ce n'eſt pas tant aux Prêtres qu'on en veut de nos jours, qu'à la Religion elle-même ; on cherche à la détruire en diminuant le nombre de ſes Miniſtres ; on ne veut plus de Sacremens ; on ne veut plus de culte extérieur ; les paſſions veulent régner avec empire ; le Déiſme triomphe, & l'impiété triomphe avec lui.

On veut vendre les biens Eccléſiaſtiques. O Daphnis, quelle injuſtice criante ! Ces biens appartiennent-ils à la Nation ? peut-elle en diſpoſer ? N'ont-

ils pas été donnés pour la plûpart aux Eccléſiaſtiques ; afin de procurer leur ſubſiſtance, & à charge de prier pour les fondateurs ? Ces donations ont-elles été faites en faveur de la Nation ? Telle perſonne, en donnant une portion de terre au Clergé, avoit-elle deſſein que le revenu fût employé, ſoit à payer les dettes de l'Etat, ſoit à entretenir des guerres, ou à fomenter l'inſatiable cupidité des Traitans ? La pieuſe intention du Fondateur étoit de faire un établiſſement durable, la Religion devant ſubſiſter juſqu'à la fin des ſiécles; il a voulu pourvoir à la pureté de ſon culte, à l'augmentation de ſes Miniſtres, & dépoſer entre leurs mains fidéles ce qui devoit ſervir au ſoulagement des malheureux. Il prévoyoit tous les efforts de l'impiété pour ſapper les fondemens de cette Religion ſainte, & en donnant des biens inaliénables il vouloit s'oppoſer à ſes efforts. Si dans la ſuite des tems elle a oſé, d'une main ſacrilége, enfreindre les loix les plus ſacrées, & s'emparer d'une certaine portion des biens du Clergé, cette violence peut-elle en juſtifier la poſſeſſion ? n'eſt-elle pas une uſurpation la plus injuſte ? On veut vendre les biens Eccléſiaſtiques. Quoique ſitués dans la France, la Nation n'eſt pas plus en droit de s'en ſaiſir que des Propriétés Laïques. Le Clergé n'en a-t-il pas acquis la plus grande partie ? Combien de terres incultes arroſées par ſes ſueurs ſont devenues fertiles ? Une poſſeſſion de quatorze à quinze ſiécles n'eſt donc pas aſſez reſpectable ?

On veut vendre les biens Eccléſiaſtiques. Triſtes

Habitans des campagnes, livrez-vous à une juſte douleur ! Ces richeſſes immenſes le patrimoine des pauvres vont devenir la proie de Traitans inhumains, de Créanciers étrangers de l'Etat, qui en conſommeront les revenus hors de ſes limites, de grands Seigneurs qui vivent à la Cour. Le produit de ces biens étoit autrefois conſommé ſur les lieux, ſoit en travaux utiles, ſoit en aumônes abondantes ; vous étiez aſſurés de vendre les différentes productions de vos terres, vous ſerez contraints de les conſommer par vous-mêmes. Vous pourrez, dira-t-on, les voiturer dans les Villes, elles contribueront à y faire regner l'abondance ? L'éloignement des lieux, la difficulté des chemins, les différens travaux des laboureurs, le peu d'aiſance des journaliers, ne rendront-ils pas cette exportation très-difficile, ou plutôt impoſſible ?

On s'empare des biens Eccléſiaſtiques, parce qu'ils apartiennent à la Nation. Beau prétexte ! Qu'on ſaiſiſſe donc les domaines de nos Rois, les appanages de nos Princes, la plus grande partie des terres des plus grands Seigneurs, & toutes vos poſſeſſions, Membres des Communes.....! Le Monarque n'eſt plus que le Subdélégué de la Nation ; c'eſt l'homme chargé d'exécuter ſes Loix ; tout cequ'il poſſéde, il le tient de la Nation, la Nation peut le lui enlever à ſon gré. Les domaines dont il jouit ne lui ſont donnés que pour procurer ſa ſubſiſtance, il doit en être l'économe, les conſerver avec ſoin, en uſer avec ménagement, en faire du bien à ſes Vaſſaux, il n'eſt pas libre de les aliéner ; il n'en a donc proprement que l'uſufruit.

Cependant, combien de domaines ont été aliénés, par nos Rois, ſans le conſentement de la Nation ? Combien de grands Seigneurs, de Ducs, de Marquis, de Comtes, &c. qui tiennent toutes leurs richeſſes de cette aliénation, & de la pure munificence de leurs Princes ? Ces Seigneurs avoient leurs Serfs, leur donnant la liberté ils leurs aſſignoient une certaine portion de terres, à charge de les tenir d'eux, & de leur en faire hommage. Voilà l'origine de vos poſſeſſions, pour la plupart, Membres des Communes ; toutes ces terres démembrées des domaines de nos Souverains, doivent néceſſairement y rentrer ; elles appartiennent davantage à la Nation, que les biens des Eccléſiaſtiques. Voilà des vérités puiſées dans vos principes, ſages réformateurs de la France. Commencez donc par en faire la régle de votre conduite.

DAPHNIS.

J'approuve tes raiſons, cher ami, elles partent de la ſource la plus pure ; tu te montres le digne organe de la vérité ; le Peuple trouve en toi le plus généreux défenſeur ; quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas moi-même ? Tu as diſſipé le nuage qui couvroit mes yeux, je reviens de mon erreur.

J'avoue ſincérement avec toi que l'enthouſiaſme le plus exceſſif s'eſt emparé de tous les eſprits, il ſemble qu'ils ſont tous dans un délire affreux. L'impiété règne en ſouveraine dans les Villes : preſque tous les jeunes-gens, les jeunes perſonnes même, veulent paſſer pour eſprits forts, pour philoſo-

phes à la mode. Les temples ne ſont plus fréquentés, les autels, les ſacrements ſont délaiſſés, on ne vit que pour ſoi, ſans reſpect pour la Religion, ſans tendreſſe, ſans vénération pour ſes parents, ſans frein, ſans Dieu, ſans loi. Ah! Coridon, l'anarchie ravagera bientôt le plus bel empire du monde. Déjà ſa conſtitution Monarchique, qui l'a rendu floriſſant & inébranlable pendant huit ſiècles, commence à s'ébranler; nous avons un Sénat pour Maître, & le Roi d'un Peuple libre eſt détenu dans l'eſclavage. O France, ne te glorifie plus de ton amour, de ta fidélité pour tes Souverains? Peux-tu taxer maintenant l'Angleterre de cruauté? On ne cherche qu'à détruire au lieu de réformer. Cependant, cher ami, une réforme étoit néceſſaire; le Peuple gémiſſoit dans l'oppreſſion, il falloit le ſoulager, les impôts n'étoient pas également ſupportés, il falloit en faire une exacte répartition. Le miniſtère étoit trop puiſſant, il falloit l'abaiſſer. Il s'y commettoit mille abus, mille injuſtices, il falloit s'y oppoſer. La plupart des Grands jouiſſoient d'un pouvoir preſque deſpotique, il falloit y mettre un frein. La juſtice étoit mal rendue au Peuple, il falloit y veiller. Le haut Clergé étoit trop riche, il falloit faire une juſte diſtribution de ſes biens. Pluſieurs bénéfices accumulés ſur la même tête, contribuoient ſouvent à rendre les titulaires fainéans ou libertins, il falloit avoir recours à la ſainte rigidité des anciens Canons. Telle Paroiſſe étoit trop étendue, il falloit tâcher de les arrondir toutes; y aſſigner une certaine quantité de dîmes ſuffiſante pour

la subsistance du Clergé & des pauvres. La dîme devient grévante en mille endroits, il falloit la rendre égale, la percevoir dans tout le Royaume, à la vingtième ou davantage, supprimer toutes dîmes vertes, &c. Ah! Coridon, nous autres habitants des Campagnes, que nous eussions vu avec plaisir une réforme aussi avantageuse! cent fois nous eussions béni les auteurs de notre félicité. Nos Evêques, nos Curés, & Vicaires auroient fidélement recueilli la dîme de nos moissons, ils travaillent sans cesse pour nous, que nous eussions éprouvé de satisfaction de travailler pour eux! Mais, ô injustice! on veut dépouiller les temples, enlever l'argenterie, les cloches, détruire les Maisons Religieuses, piller les biens des fabriques. Nos nouveaux Aristocrates ne respectent aucun acte, aucune fondation n'est sacrée à leurs yeux, que les Prêtres de chœur chargés dans les Villes de les desservir, languissent dans la misere & périssent de faim: peu leur importe, ce sont des Prêtres, titre suffisant pour les dérruire. Cruels! ne sont-ils pas vos enfants, vos frères? où est votre humanité? Voilà votre patriotisme.

Maître souverain des Empires! vous qui tenez entre vos mains la destinée des mortels, ô le plus pur des Etres, qui donnez à tous la vie, du haut du Trône où vous êtes assis, détournez vos regards; l'impiété qui ravage la terre pourroit en souiller la pureté. Laissez-vous toucher par les humbles prières qu'osent vous adresser de simples Habitans des Campagnes; vous chérissez leur innocence, & un cœur

droit eſt à vos yeux le plus bel hommage.

Détournez de deſſus nos têtes les terribles fléaux qui nous menacent ; arrêtez l'orage qui gronde, la foudre eſt prête à nous écraſer. Que cet Empire, que vous avez protégé pendant tant de ſiécles, ne ſoit pas corrompu par l'erreur ! Que la Religion pure, qui ſeule peut vous plaire, y ſoit uniquement en vigueur ! Que le Monarque tendre & bienfaiſant qui nous gouverne, ſoit le ſeul à nous donner des loix ! Nous ſavons qu'elles partent de ſon cœur ; nous n'aurons que du plaiſir à les obſerver. Que les infortunés Habitans des Villes & des Campagnes ne ſoient plus la victime de leur crédulité. Qu'ils ouvrent les yeux. La tyrannie s'efforce de les opprimer. Ah ! qu'ils ſentent combien il eſt à craindre pour eux d'avoir pluſieurs Maîtres ! Que l'union & la paix reviennent enfin parmi nous ! Aſſez & trop long-temps la guerre civile ſécoue ſon cruel flambeau. Grand Dieu ! touchez nos cœurs ; que tout Français chériſſe ſes freres, & ait horreur de répandre leur ſang !

FIN.

LONDRES, 1789.